Résistances écologiques et justice écospirituelle dans la littérature africaine postcoloniale : lecture croisée de *Du pétrole sur l'eau* et de *Petroleum*.

Ouattara Mahamadou
Doctorant à l'Université Félix Houphouët Boigny Côte d'ivoire/Ecole doctorale

Résumé

Cet article analyse les représentations de la résistance écologique dans Du pétrole sur l'eau de Helon Habila et Petroleum de Sandrine Bessora à partir d'une approche écocritique et la théorie des mondes possibles. Il montre que ces deux romans proposent deux modalités complémentaires de défense de l'environnement. La première repose sur une lutte frontale menée par des acteurs humains contre l'ordre extractiviste, tandis que la seconde s'exprime à travers une justice écospirituelle invisible, incarnée par Mamiwata et d'autres forces invisibles protectrices de la nature. À travers cette lecture croisée, l'étude met en évidence que les cosmologies africaines confèrent à la nature une véritable agentivité lui permettant de sanctionner les atteintes portées aux espaces sacrés. L'article propose ainsi le concept de justice écospirituelle pour désigner cette forme de régulation écologique fondée sur les imaginaires religieux africains. Il montre enfin que ces deux formes de résistance convergent vers une écocitoyenneté sacrée, fondée sur la responsabilité, le respect du vivant et la restauration de l'équilibre entre les humains et le non-humain. Cette réflexion contribue à enrichir les études écocritiques africaines en soulignant le rôle des mythes et des cosmologies dans la construction d'une pensée écologique décoloniale.
***Mots-clés** : écocritique ; théories des mondes possibles ; justice écospirituelle ; écocitoyenneté sacrée ; Mamiwata ; extractivisme ; littérature africaine ; forces invisibles ; résistance écologique.*

Abstract

This article analyzes representations of ecological resistance in Oil on Water by Helon Habila and Petroleum by Sandrine Bessora through an ecocritical approach and the Theory of Possible Worlds. It demonstrates that these two

novels present two complementary forms of environmental defense. The first is based on a direct struggle led by human actors against the extractivist order, while the second takes the form of an invisible eco-spiritual justice embodied by Mamiwata and other invisible forces that protect nature. Through this comparative reading, the study highlights how African cosmologies attribute genuine agency to nature, enabling it to sanction violations committed against sacred spaces. The article thus proposes the concept of eco-spiritual justice to designate this form of ecological regulation rooted in African religious imaginaries. Finally, it shows that these two forms of resistance converge toward a sacred ecocitizenship, founded on responsibility, respect for the living world, and the restoration of balance between humans and the non-human. This reflection contributes to enriching African ecocritical studies by emphasizing the role of myths and cosmologies in the construction of a decolonial ecological thought.
Keywords: *ecocriticism; Theory of Possible Worlds; eco-spiritual justice; sacred ecocitizenship; Mamiwata; extractivism; African literature; invisible forces; ecological resistance.*

Introduction

Les crises écologiques contemporaines ont profondément renouvelé les approches critiques de la littérature africaine. Longtemps centrées sur les questions identitaires, politiques ou postcoloniales, les études littéraires s'intéressent désormais à la relation entre les sociétés humaines et leur environnement. Cette évolution s'inscrit dans le développement des humanités écologiques, qui interrogent les représentations de la nature, les conséquences de l'extractivisme et les nouvelles formes de coexistence entre l'humain et le non-humain. En Afrique, où l'exploitation intensive des ressources naturelles est étroitement liée à l'histoire coloniale et aux logiques du capitalisme mondialisé, la littérature constitue un espace privilégié pour penser les conflits écologiques et les formes de résistance qu'ils suscitent.

Parmi ces conflits, ceux liés à l'exploitation pétrolière occupent une place majeure. Les territoires riches en hydrocarbures sont devenus les lieux d'une confrontation

permanente entre les compagnies extractives, les États, les populations locales et les écosystèmes. Cette tension se traduit aussi bien par des mobilisations communautaires que par des actions de sabotage, des affrontements armés ou des formes plus discrètes de contestation. La critique a souvent interprété ces violences à travers les catégories de la résistance politique, de la violence postcoloniale ou de la *slow violence* conceptualisée par Rob Nixon ou encore *pervasive*, selon Michel Puech. Toutefois, ces approches rendent parfaitement compte de certaines représentations romanesques où la nature elle-même semble devenir un acteur de la justice.

Le présent article propose de relire cette tension à partir de la notion d'écoterrorisme. Dans cette étude, ce concept ne désigne pas uniquement des actes de violence commis au nom de la protection de l'environnement. Il renvoie plus largement à des pratiques de confrontation visant à défendre un ordre écologique menacé par les logiques extractivistes. À partir de cette définition opératoire, deux modalités apparaissent dans la littérature africaine contemporaine. La première est une lutte frontale, menée par des acteurs humains qui recourent au sabotage et à la violence contre les infrastructures de l'exploitation pétrolière. La seconde, plus singulière, relève d'une justice écospirituelle invisible, où les forces sacrées de la nature interviennent symboliquement pour sanctionner la profanation des espaces naturels.

Cette seconde modalité constitue l'originalité de notre réflexion. Dans certaines œuvres africaines, la nature n'est pas seulement réduite au statut de victime des activités humaines, mais, elle est aussi investie d'une ‘‘agency’’ qui s'exprime à travers les imaginaires religieux et les cosmologies locales. Ce faisant, les catastrophes, les disparitions, les sabotages inexpliqués ou encore les morts mystérieuses sont interprétés comme les manifestations d'entités invisibles chargées de

préserver l'équilibre naturel. La figure de Mamiwata, déesse et gardienne des eaux dans de nombreuses traditions africaines, illustre amplement cette agentivité écospirituelle. Les sanctions qui lui sont attribuées participent d'un processus de restauration d'un ordre cosmique rompu par la prédation environnementale.

Notre réflexion s'appuie sur une lecture croisée de *Du pétrole sur l'eau* de Helon Habila et de *Petroleum* de Sandrine Bessora. Le premier roman met en scène la radicalisation des populations du delta du Niger face aux ravages de l'industrie pétrolière tandis que le second mobilise les ressources du mythe pour suggérer qu'au-delà des résistances humaines, les forces invisibles du monde naturel demeurent les gardiennes d'une justice que les institutions politiques sont incapables d'assurer. Le dialogue entre ces deux œuvres permet, ainsi, de penser la coexistence de deux formes de résistance écologique en Afrique: l'une visible et politique, l'autre invisible, symbolique et écospirituelle.

Dès lors, comment la littérature africaine contemporaine met-elle en scène l'écoterrorisme comme une double dynamique de résistance, oscillant entre la lutte frontale des acteurs humains et la justice écospirituelle exercée par les forces invisibles de la nature ? Nous formulons l'hypothèse que ces deux modalités ne s'opposent pas ; elles participent d'une même critique de l'extractivisme et proposent une conception africaine de la justice environnementale, où la protection de l'ensemble du vivant repose à la fois sur l'engagement des communautés humaines et sur la réactivation des cosmologies écologiques. Pour répondre à cette problématique, cette étude s'appuiera principalement sur l'écocritique, approche théorique qui analyse les interactions entre littérature et environnement. Les réflexions de Lawrence Buell, Greg Garrard ou encore Cheryll Glotfelty permettront de mettre en évidence la manière dont les textes littéraires dénoncent les violences écologiques et participent à

une sensibilisation environnementale. Par ailleurs, la théorie des mondes possibles, développée notamment par Thomas Pavel et Lubomír Doležel, offrira un cadre pertinent qui donne à lire de nouvelles modalités de « reconstruction utopique du devenir planétaire »[1], en inventant d'autres manières d'agir et de faire société. *In fine*, en mobilisant l'écocritique et la théorie des mondes possibles, cette étude entend montrer que la littérature africaine renouvelle les formes de la résistance environnementale en faisant dialoguer action politique, imaginaire mythique et éthique écocitoyenne.

I. L'écoterrorisme ou la lutte frontale contre l'ordre extractiviste

L'exploitation pétrolière constitue, dans la littérature africaine contemporaine, l'une des manifestations les plus visibles de la violence exercée contre les territoires et les communautés locales. Loin de se limiter à une activité économique, elle instaure un ordre extractiviste qui transforme les espaces de vie en zones de conflits, de pollution et de dépossession. Dans ce contexte, la résistance des populations prend parfois une forme radicale, donnant naissance à ce que nous désignons, dans cette étude, comme un écoterrorisme : une lutte directe visant à enrayer la destruction des écosystèmes et à restaurer une justice environnementale.

1. L'extractivisme comme violence fondatrice

Dans *Du pétrole sur l'eau*, Helon Habila représente le delta du Niger comme un territoire profondément défiguré par l'exploitation pétrolière. Les nappes d'hydrocarbures recouvrent les cours d'eau, les terres agricoles deviennent infertiles et la

[1] Rumpala Yanick, 2017 « Entre imaginaire écotechnique et orientations utopiques. La science – fiction comme espace et modalité de reconstruction utopique du devenir planétaire ».*Quaderni.Communication, technologies, pouvoir* (92) :97-117.

pêche, principale source de subsistance des populations riveraines, est progressivement anéantie. La nature apparaît ainsi comme la première victime d'un système économique qui privilégie le profit au détriment de la vie.

Cependant, cette violence ne touche pas uniquement les écosystèmes. Elle atteint également les communautés humaines, contraintes de vivre dans un environnement empoisonné. La contamination des eaux, la disparition des ressources halieutiques et la précarisation des conditions d'existence témoignent d'une véritable injustice environnementale. Les habitants du delta se trouvent privés de leur territoire, de leurs moyens de subsistance et de leur dignité. Ainsi, la violence écologique devient inséparable d'une violence sociale et politique.

Le roman met également en évidence la responsabilité conjointe des compagnies pétrolières et des autorités publiques. L'État, censé protéger les populations et les ressources naturelles, apparaît incapable d'empêcher les dégradations environnementales ou, pire encore, complice des intérêts économiques étrangers. Cette collusion contribue à renforcer le sentiment d'abandon qui nourrit la radicalisation des résistances.

2. La radicalisation de la résistance écologique

Lorsque les voies institutionnelles sont saturées, que les mécanismes de justice sont inexistants ou pervertis, et que la parole collective demeure inopérante, la colère cesse d'être un simple affect pour devenir une force politique. Dans les fictions postcoloniales, notamment africaines, cette colère se cristallise souvent autour de la dépossession territoriale et écologique. Elle peut alors muter en une radicalité militante, où la révolte prend la forme d'actions directes, parfois violentes, dirigées contre les symboles du pouvoir néocolonial et extractiviste. Cette

dynamique, que certains discours contemporains qualifient d'écoterrorisme, ne renvoie pas à une pure violence gratuite, mais à une stratégie ultime, élaborée dans un contexte de désespoir structurel, où la marginalisation politique, sociale et environnementale rend toute alternative illusoire.

Dans *Du pétrole sur l'eau*, Helon Habila explore précisément cette trajectoire. À travers le destin de jeunes hommes du delta du Niger, relégués aux marges d'un système globalisé qui exploite leur territoire tout en les excluant des bénéfices, le roman met en scène la montée en puissance d'une insurrection écologique. Ces figures de la colère (militants, ex-combattants, leaders communautaires) sont le produit d'un contexte de misère endémique, de pollution systémique et de corruption généralisée. La violence qu'ils choisissent n'émerge donc pas de l'irrationnel ou du fanatisme, mais d'un constat d'impasse : celui d'un monde où la parole n'est plus entendue, où les formes traditionnelles de contestation ont été vidées de leur efficacité. La radicalité se mue alors en une forme de langage politique, une manière de forcer l'attention dans un rapport de force profondément asymétrique. Le chef des militants, le Professeur, formule cette logique insurrectionnelle avec une clarté stratégique :

> Nous partons mener une opération ; vous avez peut-être remarqué les préparatifs dans tout le camp. Demain, à la même heure, l'un des plus importants entrepôts de pétrole sera en feu. Je veux que vous écriviez un article là-dessus, dites que j'en suis à l'origine […]. Nous allons harceler le gouvernement et les compagnies pétrolières au point qu'ils seront obligés de se retirer. » (*Du pétrole sur l'eau*, p.279).

Cet extrait témoigne de la politisation consciente de la violence : le sabotage devient message, moyen de pression, outil médiatique. Loin d'être aveugle, la colère se structure, se

performe, s'inscrit dans une stratégie de visibilisation. Elle vise à renverser l'ordre du silence imposé par les États et les multinationales qui profitent de l'invisibilisation des dégâts environnementaux et humains.

Cette colère radicalisée s'ancre aussi dans une géographie traumatique, celle d'un territoire transformé en zone de guerre par les convoitises pétrolières. Plus loin, s'adressant au journaliste, le Professeur, un éco- résistant, décrit avec précision le vécu quotidien des habitants :

> Décrivez-leur les torchères que vous apercevez la nuit, ainsi que le pétrole sur l'eau. Et les soldats qui nous poussent chaque jour à une intensification de la violence. Racontez-leur que nous sommes pourchassés jour après jour dans notre propre pays. Où veulent-ils que nous allions, hein ? (*Idem*, p.281).

Ici, le roman rend compte d'un processus de dépossession totale : non seulement économique et politique, mais aussi territoriale et symbolique. Le sol natal devient espace hostile, saturé par la pollution, quadrillé par les forces armées. La radicalité s'impose alors comme un geste de survie, une réappropriation violente de ce qui a été spolié.

3. Les ambiguïtés de l'écoterrorisme

Si l'écoterrorisme se présente comme une forme d'engagement radical en faveur de la protection de l'environnement, les moyens employés soulèvent souvent de réelles interrogations éthiques. En effet, au-delà des actions symboliques ou destructives visant des infrastructures polluantes, certaines pratiques violentes viennent brouiller les frontières entre militantisme et criminalité. Ces dérives posent la question de la légitimité d'une telle violence, mais aussi de son efficacité réelle dans la lutte écologique. Ainsi, les ambiguïtés

qui entourent ces actes extrêmes révèlent les faiblesses d'une stratégie qui, bien qu'animée par de bonnes intentions, peut finir par en compromettre les principes fondamentaux.

Dans *Petroleum*, Bessora expose les tensions profondes entre militantisme environnemental et pratiques violentes aux relents terroristes, à travers des scènes marquées par une radicalité troublante. Le personnage de Jason Nomsi, figure de l'insoumission face aux puissances pétrolières incarnées par Elf-Gabon, cristallise cette violence revendicative qui flirte dangereusement avec l'extrémisme. Lorsqu'il défile « parmi des milliers de nègres en furie » en brandissant une pancarte explicite : « Si Elf ne part pas, on fait sauter tout Port-Gentil ! » (*Petroleum*, p .100), il incarne un rejet viscéral de la domination néocoloniale, mais aussi une rhétorique de la terreur qui soulève une double ambiguïté : la violence est-elle un outil de libération ou une menace contre le peuple même qu'elle prétend défendre ?

L'auteur dépeint un activisme en apparence écologique, mais contaminé par des pratiques relevant du sabotage armé et de la criminalité politique. Le vol de dynamite, la terreur exercée sur les « petits blancs », ou encore la séquestration « du consul de France pendant deux jours » (*Idem*, p.101) par des acolytes ivres en 1990, jettent l'opprobre sur les motivations profondes des acteurs de cette lutte. Le flou entre action révolutionnaire et violence gratuite, entre cause collective et instrumentalisation du chaos, rend le combat difficilement défendable sur le plan éthique.

Bessora, par une narration ironique et distanciée, interroge alors la légitimité de cette violence radicale : jusqu'où peut-on aller au nom de la justice environnementale ? À travers la confrontation entre les populations locales et les multinationales, l'autrice met en lumière les ambiguïtés d'une

violence qui, en prétendant réparer une injustice, en produit de nouvelles. L'intervention « des gardes présidentiels et des militaires français » (*Idem*, p.101), armés de bazookas, révèle enfin le cercle vicieux de la répression et de la surenchère, où le militant devient terroriste, et l'État, force d'écrasement plutôt que de dialogue.

Dans *Du pétrole sur l'eau*, Helon Habila approfondit, avec une acuité presque documentaire, les contradictions tragiques qui traversent les mouvements de défense de l'environnement au Nigeria. Le roman donne à voir comment une lutte, initialement portée par des aspirations légitimes comme la souveraineté sur les ressources naturelles et la préservation des écosystèmes, peut sombrer dans une logique mafieuse et vengeresse, dévoyant ses propres fondements moraux.

L'un des personnages emblématiques de cette chute est le Professeur, militant écologiste devenu chef de milice, dont les actes oscillent entre idéal révolutionnaire et brutalité aveugle. Le récit souligne cette dérive lorsque les ravisseurs affirment cyniquement : « Il ne s'agissait même pas d'un enlèvement, mais simplement de recevoir une contrepartie » (*Du pétrole sur l'eau*, p.267). L'enlèvement d'un otage blanc devient une transaction économique justifiée par le vol originel des ressources pétrolières. Ainsi, la violence n'est plus un moyen de revendication politique, mais un outil de marchandage, réduisant la cause à un système de rançon où l'idéologie cède la place à l'opportunisme.

Plus encore, le roman interroge la transformation des combattants en criminels de droit commun, incapables de distinguer les cibles symboliques des innocents : « Ses hommes ont réagi, tirant en l'air et sur les chèvres, chiens et poules indifféremment » (*Du pétrole sur l'eau*, p.272). La confusion

entre combat politique et chaos désorganisé révèle une perte totale de repères, où la cause écologique devient prétexte à la terreur. Cette déshumanisation est encore accentuée par la figure du Professeur, qualifié de « fou », capable de meurtre froid, et dont la légitimité initiale s'effondre aux yeux même de ses compagnons.

En multipliant les voix critiques, y compris celle d'un représentant gouvernemental accusant les rebelles d'« enlever des enfants innocents, de terroriser des villages innocents » (*idem*, p.83), Habila met en lumière une tension essentielle : peut-on défendre une cause juste par des moyens moralement injustifiables ? La réponse apportée par le roman est nuancée mais tend à montrer que ces pratiques violentes, loin de faire avancer la cause écologique, l'isolent, la discréditent et nourrissent les justifications répressives du pouvoir.

Enfin, la récupération de la violence par un discours rationalisant : « cet argent provenait de notre pétrole » (*idem*, p.267) illustre le glissement de la revendication collective vers une logique d'appropriation individuelle et de ressentiment, où la justice devient vengeance, et la libération, oppression nouvelle.

Ainsi, *Du pétrole sur l'eau* prolonge et radicalise les ambiguïtés mises en scène dans *Petroleum* de Bessora. Dans les deux cas, les écrivains montrent comment la résistance environnementale peut se transformer en masque idéologique, derrière lequel se cachent des violences injustifiables et parfois des intérêts personnels. Ces dérives remettent en cause la crédibilité des causes écologistes radicales, et posent avec force une question centrale : jusqu'où peut-on aller au nom de la terre, sans perdre son humanité ?

II. La justice écospirituelle invisible : quand la nature sanctionne

Si *Du pétrole sur l'eau* privilégie une résistance humaine, *Petroleum* de Sandrine Bessora déplace la conflictualité écologique vers un registre plus symbolique et spirituel. Le roman suggère que la nature ne demeure pas passive face à sa profanation. Elle manifeste sa puissance à travers des forces invisibles qui veillent sur l'équilibre des eaux, des forêts et des territoires sacrés. La violence ne procède plus exclusivement des hommes ; elle émane d'une justice écospirituelle qui sanctionne les atteintes portées au monde naturel.

1. Mamiwata : une figure de l'agentivité écospirituelle

Dans *Petroleum,* les espaces liquides sont investis d'une dimension sacrée qui renvoie aux cosmologies africaines. Les fleuves, les lagunes et les océans sont habités par des puissances invisibles dont Mamiwata est la figure emblématique. Plus qu'une divinité des eaux, cette déesse incarne une autorité morale garante de l'équilibre entre les humains et leur environnement.

Cette représentation rompt avec la conception occidentale d'une nature inerte et disponible à l'exploitation. Le monde naturel est doté d'une capacité d'agir. Il observe, juge et réagit aux transgressions commises à son égard. Ainsi, la destruction des écosystèmes constitue une profanation d'un ordre cosmique dont Mamiwata assure la préservation.

Le roman confère, ainsi, au mythe une fonction écologique. La croyance en une puissance invisible participe, donc, à la construction d'une éthique du respect envers le vivant. Les totems, les interdits et les pratiques rituelles fonctionnent comme des mécanismes de protection des espaces naturels contre les excès de l'exploitation humaine.

2. Les manifestations de la justice écospirituelle

Dans *Petroleum*, Sandrine Bessora fait de Louise, prêtresse de Mamiwata, la principale médiatrice entre le monde visible et les puissances invisibles. Sa parole structure l'interprétation des événements qui frappent les acteurs de l'exploitation pétrolière. À propos des activités des compagnies occidentales, elle affirme: « c'est pas un homme qui a fait sauter ton bateau…c'est les génies des eaux. (*Petroleum*, p.265) […] Vous fouillez la mer à tort et à travers... les génies en avaient assez. » (*Idem*, p.310). Ce passage établit clairement un lien de causalité entre la profanation des espaces aquatiques et les catastrophes qui surviennent. Les accidents, les disparitions et les sabotages ne sont plus perçus comme de simples faits divers ; car ils sont, en réalité, les manifestations d'une autorité écospirituelle chargée de défendre l'intégrité du monde naturel.

Le roman renforce cette lecture lorsque Louise affirme encore : « Mamiwata est assoiffée de vengeance » (*Idem*, p.312). Toutefois, cette vengeance ne saurait être vue comme une réaction capricieuse. Elle apparaît plutôt comme la réponse à une série de transgressions répétées contre un espace sacré. Dans la logique du récit, la colère de Mamiwata exprime l'exigence d'un rétablissement de l'ordre cosmique perturbé par l'exploitation pétrolière.

Cette fonction punitive est encore plus explicite lorsque Louise évoque les géophysiciens partis à la recherche du « Nomade Noir » : « Les géophysiciens cherchaient le Nomade Noir, là-bas, dans la forêt. Ils vont encore fâcher les esprits (...). Elle a déjà pris Zéphyrin, Paulin et Zbigniew. Ils vivent sur l'arbre Iguoguino avec les génies de la forêt. Ils souffrent car elle les a punis. » (*Idem*, pp.158-159)

Ce passage élargit le champ d'action de la justice écospirituelle. La sanction ne concerne plus uniquement les eaux

; elle s'étend également à la forêt, autre espace sacré menacé par les entreprises extractives. Les morts de Zéphyrin, Paulin et Zbigniew sont interprétées, dans le recit, comme des châtiments infligés par les forces invisibles aux profanateurs de la nature.

Ainsi, *Petroleum* construit une véritable écologie du sacré. Les génies des eaux et de la forêt deviennent les garants d'une justice qui échappe aux institutions humaines. En faisant intervenir Mamiwata comme instance de régulation, Sandrine Bessora montre que la protection de la nature ne relève pas uniquement du droit ou de l'action politique ; elle procède également d'un ordre cosmique dont la violation entraîne inéluctablement une sanction.

3. La sanction invisible : une discipline écocitoyenne

L'intérêt majeur de cette justice écospirituelle réside dans sa fonction pédagogique. Les récits de Mamiwata, les accidents attribués aux forces invisibles et les sanctions frappant les profanateurs produisent un effet de dissuasion. Ils rappellent aux communautés que certains espaces ne peuvent être exploités impunément. Cette conception de l'invisibilité permet selon Waidi Adewale Akanji de « traduire des discours environnementaux basés sur les cultures animistes africaines.»[2]

Ainsi, la peur devient un instrument de régulation écologique puisqu'elle participe à la transmission d'une mémoire environnementale et à la préservation des équilibres naturels. Au demeurant, en attribuant aux forces invisibles la capacité de sanctionner les atteintes contre la nature, le roman invite l'humanité à reconsidérer son rapport au monde.

[2] Waidi Adewale Akanji, *Emergence de l'écocritique dans la littérature africaine : Invisibilité mythique de L'enfant noire de Camara Laye*, Mouvances francophones, volume5, Issue- numéro 1 ,2020

Désormais, l'humanité ne se pense pas en propriétaire et maitresse régnant sur la Terre.

Cette lecture permet de proposer le concept de justice écospirituelle invisible comprise comme une forme de régulation écologique mise en scène par la littérature, dans laquelle les entités sacrées de la nature interviennent symboliquement pour restaurer un équilibre compromis par les activités humaines. Cette dernière constitue un langage littéraire qui exprime la nécessité de replacer le respect du vivant au cœur de la relation entre l'homme et son environnement.

À travers cette représentation, Sandrine Bessora va au-delà de la simple critique de l'extractivisme pour faire des cosmologies africaines une ressource intellectuelle et éthique capable de repenser les dynamiques de protection de la nature. Au demeurant, les gestes punitives des forces invisibles deviennent alors l'expression d'une écologie du sacré, où la sauvegarde des écosystèmes dépend autant des pratiques sociales que de la reconnaissance d'un ordre cosmique qui transcende les intérêts économiques.

III. De la justice écospirituelle à une éthique écocitoyenne

L'analyse des deux textes élabore une réflexion plus profonde sur les conditions d'une coexistence harmonieuse entre les sociétés humaines et leur environnement. Si *Du pétrole sur l'eau* met en scène une résistance politique portée par les hommes, *Petroleum* fait intervenir une justice écospirituelle exercée par les forces invisibles. Malgré leurs différences, ces deux modalités aboutissent à un même objectif : celui de la restauration d'un ordre écologique rompu par l'exploitation prédatrice des ressources naturelles. Du reste, la violence y apparaît comme un geste de rétablissement des conditions d'une responsabilité écologique.

1. La sanction comme pédagogie écocitoyenne

Dans les deux romans, la violence revêt une dimension pédagogique. Les sabotages des groupes armés dans *Du pétrole sur l'eau* perturbent l'ordre extractiviste et révèlent le coût humain et écologique de l'exploitation pétrolière. Dans *Petroleum,* les sanctions attribuées à Mamiwata et aux génies de la nature rappellent que certains espaces ne peuvent être transgressés sans conséquences punitives. C'est pourquoi, nous sommes d'accord avec Hubert Reeves qui nous a laissé cet avertissement, qu'on relit aujourd'hui comme un testament : « nous avons déclaré la guerre à la nature, et si nous la gagnons, nous sommes perdus »[3]. En clair, l'homme en détruisant la nature se détruit lui-même.

La peur suscitée par ces événements n'a pas pour seule fonction d'intimider. Elle participe à une prise de conscience collective. Les personnages comprennent progressivement que la nature ne peut être réduite à une simple réserve de matières premières. Elle « sert d'habitat minimal à la totalité du vivant »[4], un espace de vie, de mémoire et de sacralité qui exige le respect et la responsabilité. Ce faisant, la sanction constitue un langage écologique destiné à rééduquer les comportements humains.

2. Les cosmologies africaines comme fondement d'une éthique environnementale

Aussi loin que l'on puisse remonter dans l'histoire, l'existence humaine avait toujours une dimension foncièrement écologique dans la plupart des cosmogonies africaines. L'écologie était l'une des sources même du langage et son

[3] Hubert Reeves, université de Sherbrook, 2001 (contexte météo à dater à J-1)
[4] Mbembe Achille, *La communauté terrestre*, La Découverte, p.42.

ultime destination. A la grande diversité des milieux et des environnements répondait, comme en écho, la grande diversité des êtres. Achille Mbembe reprend Dominique Zahan à ce propos :

> chez les Dogons anciens par exemple, la multitude des êtres incluait les humains, les génies, les choses, les puissances invisibles, les âmes des ancêtres, et d'autres réalités associées à la vie telles que la chaleur du feu et du soleil, les fourmis, les termites et les oiseaux ; les fibres végétales les masques, voire le verbe.[5]

L'une des contributions majeures de *Petroleum* de Bessora réside, ici, dans la réhabilitation des cosmologies africaines comme ressources de la pensée écologique. À travers la figure de Mamiwata, la nature retrouve une dimension sacrée qui impose des limites à l'action humaine. On comprendra mieux cette idée en se référant à Padonou qui admet que : « cette espèce d'écologie panthéiste constitue pour les Africains un principe qui induit le respect de la nature et des équilibres qui en découlent. »[6] Ce faisant, les croyances, les récits et les totems traditionnels apparaissent comme des mécanismes de protection des écosystèmes, bien avant l'émergence des politiques environnementales modernes.

Cette perspective invite, donc, à dépasser l'opposition entre tradition et modernité. Les savoirs écospirituels ne constituent pas des vestiges d'un passé révolu étant entendu qu'ils offrent des principes susceptibles de nourrir une réflexion postcoloniale sur la protection du vivant. Le roman montre ainsi que les imaginaires africains peuvent contribuer à l'élaboration d'une écologie décoloniale, fondée sur l'enchevêtrement et l'interdépendance de l'ensemble du vivant.

---

[5] Dominique Zahan, (cité par Mbembe Achille, *La communauté terrestre*, op, cit, pp. 42-43).
[6]Padonou Michel, « *Représentation initiatiques des valeurs et de l'authenticité à travers les rituels en Afrique* », Dialogos, 8 /2007, numéro 15.p7

3. La littérature comme laboratoire d'une écocitoyenneté africaine

En mettant en dialogue la lutte frontale des résistants et la justice écospirituelle des forces invisibles, *Du pétrole sur l'eau* et *Petroleum* proposent une conception renouvelée de l'écocitoyenneté. Celle-ci ne repose ni exclusivement sur la contrainte juridique ni uniquement sur l'engagement militant. Elle procède d'une transformation du regard porté sur la nature.

Dans cette perspective, le mythe de Mamiwata révèle la possibilité d'une autre manière d'habiter le monde en écoutant des « voix neuves et originales » qui « s'élèvent et tentent de prendre en charge une pensée de notre terre commune, dans des termes et catégories éminemment nouveaux »[7]. Face à l'Anthropocène et à ses logiques de destruction, la divinité aquatique réintroduit l'idée d'un vivant sacré, irréductible à la seule valeur marchande. À travers elle, la littérature africaine contemporaine élabore une véritable poétique écologique fondée sur la relation, la responsabilité et le respect du monde naturel. Mamiwata apparaît alors comme la gardienne symbolique d'une écologie spirituelle capable de résister à l'effondrement global du vivant et de réenchanter la relation entre l'humain et son environnement.

Ainsi, les deux romans invitent à penser une écocitoyenneté africaine fondée sur la responsabilité, le respect du sacré et la reconnaissance de l'agentivité du non-humain. Loin d'opposer modernité et traditions, ils montrent que la préservation des écosystèmes passe par un dialogue entre les savoirs contemporains et les héritages culturels africains. C'est dans cette articulation que réside leur apport majeur aux humanités écologiques.

[7] Mbembe Achille, et Felwine Sarr . 2019, «Introduction » dans *Politique des temps : Imaginer les devenirs africains*. Editons Phillipe Rey, Jimsaan, Paris, Dakar : Editions Phillipe Rey.

Conclusion

L'analyse croisée de *Du pétrole sur l'eau* et de *Petroleum* a permis de mettre en évidence deux modalités complémentaires de la résistance écologique dans la littérature africaine contemporaine. D'une part, *Du pétrole sur l'eau* met en scène un écoterrorisme fondé sur la lutte frontale contre l'ordre extractiviste. Face à la destruction des écosystèmes et à l'inaction des pouvoirs publics, les populations recourent au sabotage, à la violence et à la confrontation directe afin de défendre leurs territoires. Cette radicalisation apparaît comme la conséquence d'une violence environnementale plus ancienne, exercée par les compagnies pétrolières et les logiques extractives.

D'autre part, *Petroleum* déplace cette conflictualité vers une dimension écospirituelle. À travers la figure de Mamiwata et d'autres forces protectrices des eaux et de la forêt, le récit de Bessora construit une représentation de la nature comme instance de justice. Les catastrophes, les morts et les événements extraordinaires qui frappent les acteurs de l'exploitation pétrolière sont interprétés, dans l'univers romanesque, comme les manifestations d'une sanction infligée aux destructeurs des espaces naturels. Cette justice ne relève pas d'une vengeance arbitraire, mais d'un mécanisme de restauration de l'équilibre cosmique rompu par l'exploitation inconsidérée du vivant.

L'intérêt de cette étude réside dans la mise en évidence de la justice écospirituelle comme catégorie d'analyse écocritique. Ce concept désigne une forme de régulation environnementale où les forces invisibles, héritées des cosmologies africaines, interviennent symboliquement pour rappeler les limites de la domination humaine sur la nature. Il permet de montrer que les imaginaires africains ne se contentent pas de dénoncer la crise écologique ; ils élaborent également des

modèles alternatifs de protection du vivant, fondés sur le sacré, la responsabilité et l'interdépendance entre les humains et le non-humain.

Ces deux formes de résistance convergent finalement vers une même finalité : l'émergence d'une écocitoyenneté sacrée. Celle-ci ne repose pas uniquement sur les dispositifs juridiques ou les politiques environnementales, mais également sur une nouvelle conscience planétaire nourrie par les savoirs traditionnels, les mythes et les croyances qui reconnaissent à la nature une valeur intrinsèque. En réhabilitant la figure de Mamiwata comme gardienne de l'équilibre écologique, *Petroleum* montre que les cosmologies africaines peuvent contribuer à repenser les fondements de la justice environnementale contemporaine.

Ainsi, la littérature africaine apparaît non seulement comme un espace de dénonciation des violences extractivistes, mais aussi comme un laboratoire d'élaboration de nouvelles pensées écologiques. En articulant résistance humaine, justice écospirituelle et responsabilité écocitoyenne, elle ouvre la voie à une écologie décoloniale attentive aux héritages culturels africains et à l'agentivité du vivant.

Cette réflexion invite, enfin, à élargir le champ des études écocritiques aux imaginaires religieux et mythiques africains pour une écocritique africaine décoloniale. Une telle perspective permettrait d'approfondir la compréhension des relations entre écologie, spiritualité et justice environnementale, tout en mettant en lumière l'apport spécifique des cosmologies africaines aux débats contemporains sur la crise écologique mondiale.

Références bibliographiques

Bessora Sandrine, *Petroleum*, Denoël, Paris
Helon Habila, *Du pétrole sur l'eau*, Actes Sud, Arles
Dominique Zahan, (cité par Mbembe Achille, *La communauté terrestre*, op, cit, pp. 42-43).
Hubert Reeves, université de Sherbrook, 2001 (contexte météo à dater à J-1)
Mbembe Achille, *La communauté terrestre*, La Découverte, Paris, p.42.
Mbembe Achille, et Felwine Sarr . 2019, «Introduction » dans *Politique des temps : Imaginer les devenirs africains*. Editons Phillipe Rey, Jimsaan, Paris, Dakar : Editions Phillipe Rey.
Padonou Michel, « *Représentation initiatiques des valeurs et de l'authenticité à travers les rituels en Afrique* », Dialogos, 8 /2007, numéro 15.p7
Rumpala Yanick, 2017 « Entre imaginaire écotechnique et orientations utopiques. La science – fiction comme espace et modalité de reconstruction utopique du devenir planétaire ».*Quaderni.Communication, technologies, pouvoir* (92) :97-117.
Waidi Adewale Akanji, *Emergence de l'écocritique dans la littérature africaine : Invisibilité mythique de L'enfant noire de Camara Laye*, Mouvances francophones, volume5, Issue-numéro 1 ,2020